

Henriette Chardak

La Passion secrète
d'une reine

roman

LE PASSEUR
— ÉDITEUR —

Extrait de la publication

*Je dédie ce livre à Raya, ma mère si moderne et première
lectrice, et à Ben Der Crichef et ses adorables digressions.
Aux regrettés Alain-Gilles Minella et Ken Russell.
À celles et ceux qui, sans façon, m'ont tendu la main.*

J'ai écrit ce livre en me fondant sur des faits réels.

Marguerite, la sœur de François I^{er} (la seule non bâtarde), m'est apparue comme une Françoise Sagan, une Simone Veil de la Renaissance.

Sa vie amoureuse et ses actions engagées en font une pionnière. Victime, éminence grise, traitée d'hérétique, amante, mère, espionne, et par-dessus tout écrivain, c'est une vraie femme de cœur, de tête, de combats et de sensualité.

J'ai choisi la forme du roman pour partager ce que furent les étapes de sa vie. Voici donc Marguerite de Navarre, reine, belle, rebelle édifiante. Une sorte de résiliente héroïque qui a vécu les extrêmes : la gloire, la passion et l'ascèse.

Marguerite de Navarre a vécu un amour insoupçonné, tout en dévoilant qui était son « Roméo ».

H. C.

PROLOGUE

L'irrévérence d'une reine

Il y a des gens qui ne sont jamais sans responce ou expedient de peur que l'on les estiment ignorans et ayment mieulx parler sans propos ne raison que soy taire, comme fait celuy dont je vous veil faire le compte¹.

UNIQUE en Europe, la table du *Festin Rabelais* figurait sur tout bon guide. Le voisinage s'étonnait qu'un Américain soit à la tête d'un des meilleurs restaurants de France. L'ancienne grange dîmière servait depuis peu d'écrin à la réalisation de subtiles recettes de la Renaissance. Réunions de bouches dans un temple où les langues avaient de quoi dire : cela excitait les curiosités, à deux pas du village de Montrésor.

Pour fêter la sortie du *Mystère Rabelais*, auquel il avait participé, William, qui pour des raisons de sécurité tient toujours à rester anonyme, invita les rares acteurs de cette enquête. Ce lundi 3 janvier 2011, son restaurant était fermé. Engoncés dans nos costumes début XVI^e, loués chez *Régifilm*, nous étions euphoriques, prêts pour un étrange jeu de rôles. Les candélabres vibraient dans une bâtisse pataude qui prenait des allures de château. Nous goûtions tranquillement les plats de Rabelais, quand la conversation bifurqua sur l'assassinat d'Henri IV. Celui-ci avait mystérieusement perdu la tête lors de la Révolution française, après avoir été déterré des entrailles royales de Saint-Denis, dans

1. Les textes en italiques sont tous de Marguerite de Navarre.

le 93. Nous avons démontré que Rabelais avait un lien avec Henri IV, le rabelaisien. Ces deux figures, nous les aimions, à défaut d'admirer nos contemporains. Le jeune cuisinier Omar Lévy, mère kabyle, père ashkénaze, est venu trinquer avec nous, déguisé en moine :

« Pour moi, Henri IV n'a pas été raccourci par des révolutionnaires.

– Et c'est quoi ton idée, Omar ? s'enquit son patron et ami, William.

– Je dis que les héritiers de la Maison de Savoie ont volé ce crâne-souvenir pour ne pas perdre la face. Ils voulaient vénérer en cachette l'inventeur de la "poule au peuple".

– Et pourquoi ? demandai-je, interloquée.

– Agathe, après 1789, des nobles voulaient venger la dynastie ! Je sais ça, parce que, moi, je m'instruis chez le coiffeur, et que les magazines regorgent de pépites ! "Le prince Emmanuel-Philibert de Savoie, descendant des Visconti, avoue qu'il a été l'ami du mannequin Kate Moss !" "Le dernier des héritiers de Savoie s'est marié avec la fille de Michel de Grèce à Patmos." L'histoire a de ces passerelles ! Et voici le plat de résistance : "Le professeur Charlier¹ de Garches a tenu la tête d'Henri IV entre les mains !" T'imagines ! Or, la maman de François I^{er}, c'est l'arrière-grand-mère d'Henri IV, Louise de Savoie, une Visconti Sforza ! Bon appétit. »

Le maître-queue aux allures de *rugbyman* retourna à ses fourneaux. Je me demandais où Will l'avait déniché ! Mon compagnon américain conservait de ses années passées à la CIA des choix sûrs. En matière culinaire, il avait eu le nez creux.

Omar Lévy nous a régales. Du temps de Rabelais, le mot restaurant signifiait un aliment qui restaure l'estomac. Moi, je savourais le verbe nourrir qui signifiait élever, instruire, car je nourrissais des sentiments à l'égard de William... La cheminée remise à neuf ronronnait, et dans la marmite mijotaient des

1. Le professeur Philippe Charrier, grâce aux traces ADN de Louis XVI et par comparaison, a pu démontrer que ce crâne acheté par un brocanteur de Montmartre était bien celui d'Henri IV.

bribes de bœuf pour la soupe du lendemain. Omar y jeta les restes de légumes de nos assiettes :

« Le fameux hochepot, les amis ! Écolo ! Les premiers clients, ça les fait marrer. Je rallumerai le feu demain, pour une “cabirotade à la Rabelais”, un beau petit agneau grillé aux herbes. Santé, bonheur et joies. Et encore bonne année 2011 ! Année rugby ! »

Will demanda à Omar Lévy d’apporter le test de sauce « Rablaitdevache ».

« D’ac, d’ac, lui répondit son laborantin des mots-plats... »

Ensuite, le jeune chef lança habilement les restes de pains d’avoine, frottés à l’échalote dans un panier réservé aux poules et s’en alla d’un pas assuré vers le moulin qu’il avait aménagé en laboratoire. Au moment de trinquer avec nos verres remplis d’hypocras, William se moqua de moi et de mon rédacteur en chef, avec son ironie si singulière :

« Bravo pour votre *Mystère Rabelais*, mais j’ai un terrible reproche à vous faire : vous n’êtes pas féministe à la *Lantern’Oise* ; votre Rabelais mis à jour en est la preuve flagrante ! Tu vois, ma chère Agathe, j’ai fait des progrès en français, je distingue le *le* du *la*. Et donc j’affirme que la misogynie se situe dans le choix de sujets sexistes.

– Où as-tu trouvé du sexisme dans mon enquête sur Rabelais ? J’aurais fait preuve de sexisme, moi ? Et pourquoi tu ne me l’as pas dit plus tôt ? rouspétai-je, serrée dans ma robe corsetée.

– Inconsciemment ou pas, tu as été sexiste.

– Vas-y, ne te gêne pas l’Amerloque, critique ma journaliste ! lança mon rédacteur en chef, avec une tape amicale dans le dos de notre hôte habillé en duc.

– Nous avons tous été injustes envers la vraie star de l’époque : Marguerite de Navarre. Nous ne l’avons pas condamnée ni blanchie... car nous ne la connaissons pas !

– Et alors ? soupira Raymond Phistroche, mon patron habillé en prélat aux gants bagués.

– Pour remédier à cette grossière erreur, j’ai acheté une rareté à Drouot. J’ai frémi en entendant le commissaire-priseur Armand-Gaspard Saint-Rysse de la Couronette lancer : “Dernier lot : un Fezandat en l’état.”

– Mais c'était l'imprimeur préféré de Rabelais ! dis-je soudain, très curieuse.

– Pour quelques malheureux dollars, j'ai eu la surprise de découvrir que Fezandat avait imprimé des textes de la sœur de François I^{er} ! J'entends par là, le témoignage non édulcoré des passages *shocking* de son *Heptaméron* ! Qu'en penses-tu Phistroche ?

– Nous n'allons tout de même pas parler boulot aux premiers jours de l'année ! De plus, la *Lantern'Oise* va être rachetée, et qui sait à quelle sauce on va être mangé...

– Marguerite de France et de Navarre, c'est aussi fort que les confessions de Rabelais ? demandai-je tout bas.

– Je n'en sais rien. Personne n'a refait la couverture du livre. Omar, dit-il en l'appelant sur son portable, le plat principal s'il te plaît ! »

Cela signifiait qu'il y avait anguille sous roche. Omar réapparut en habit de chirurgien de cour, toge noire et gros bonnet.

« Merci mon Omar et dépose le trésor loin des bougies. Mes amis, voilà la réponse ! Observez l'épaisseur anormale de ce livre. J'ai discrètement gratté et j'ai tiré cette languette écrite en hébreu de la main même de *Daisy* ! *L'Irrévérence d'une reine...* Je vous ai réunis pour que nous découvriions cet inédit en vieux français. Marguerite va sans doute nous révéler des moments croustillants de sa vie. Personne n'a oublié qu'elle fut l'épouse secrète d'un diable d'homme. Ouvrons le sarcophage de papier ! »

Il était 22 h 50, Raymond tenait d'une main gantée le volume à l'épaisse couverture bleu roi. Will se saisit d'un scalpel de relieur et lacéra sensuellement le cuir. Puis, aidé d'un plioir en ivoire, il prit le temps d'extraire *la* chose. À l'aide de pincettes chirurgicales extraplates, il retira un cahier vert mousse qu'il déposa devant moi, ainsi que des gants blancs. Mes mains se mirent à trembler. Un texte intime était écrit à l'endroit et à l'envers par la Reine des oiseaux. « Eiv am ed riorim el tse ycec » (Comprendre : ceci est le miroir de ma vie.)

Avec un sourire à la Clark Gable, Will s'adressa pompeusement à mon rédacteur en chef :

« Raymond, tu joueras le juge impartial, moi, je ferai semblant d'être le méchant accusateur, et toi, ma douce Agathe, tu seras l'avocate de Marguerite. Hein ? J'ai préparé trois thermos : thé, café, grog. Nous nous retrouverons ici de temps à autre pour faire le point, si cela vous chante... »

Par automatisme professionnel, Phistroche et moi cherchions de quoi noter. La scène devenait surréaliste : portables, montres et stylos côtoyaient le cahier d'une reine ! Will trônait comme un pape de Roland Garros. La magie allait-elle opérer à la lecture des révélations de Marguerite ?

Nous savions que ses parents voulaient un garçon, et que ce fut une fille.

Duchesse du Berry, d'Alençon, elle fut prise à l'hameçon de l'érudition. Elle préféra Jarnac à Cognac et ses eaux-de-vie charentaises, parce que Jarnac penchait pour la Réforme. C'était une « révolutionnaire », une féministe.

Son passé tenu entre mes mains était-il une bombe à retardement ? Qu'allions-nous découvrir ? Stupre, souffre, sortilèges, histoires d'amour ?

Tout cela...

Marguerite semblait nous parler d'un au-delà très proche.

Et voilà donc, dans sa traduction en français moderne, ce que les chroniques ne racontent jamais : l'approche d'une vérité humaine, enfouie sous les secrets de l'Histoire.

Naissance d'une reine impertinente

Car la malice des hommes mauvais est toujours telle qu'elle a été comme la bonté des bons. Tant que malice et bonté régneront sur la terre, ilz la rempliront tousjours de nouveaulx actes.

JE SUIS NÉE à Angoulême, le 11 avril 1492, l'année de la découverte des Indes occidentales par Christophe Colomb. Dans l'étrange beffroi cylindrique qui fut mon berceau, ma mère nota l'heure de ma venue au monde avec la sécheresse du trésorier. Pour la naissance de mon frère, elle consigna : *Le 12 septembre à neuf heures du soir, il poussa son cri. Un de ses parrains était François de La Rochefoucauld.*

Mon cahier sera plus fourni. Je l'ai commencé après avoir lu le *Tiers Livre* de Rabelais, livre crypté m'étant destiné.

Je me suis souvent exprimée avec lui comme Léonard de Vinci m'apprit à le faire du temps de ma sourde jeunesse : en miroir. « Séuqsam sterces ed euq » ! J'ai tant falsifié ma vie, que je ne sais plus ce que j'ai camouflé dans mes propres livres. Ma sincérité tardive me sera, je l'espère, comptée par le Tout Puissant. Il n'y a que la philosophie, et non l'âge, qui me fera perdre mes derniers maux : douleur, colère, et superstition enfantine. Avant de quitter le monastère de Tusson, je livre ce que j'ai toujours su si bien dissimuler. J'ai été à la meilleure école qui fut...

Lorsqu'on est une petite fille, on ne comprend pas que sa mère ruinée se comporte en reine toute-puissante. Faussement austère, toujours inquiète, Louise de Savoie avait la beauté d'un

rapace de haut vol. Femme fluette au regard acéré, le malheur noué au corps, elle n'était qu'intrusive. Dieu ! qu'elle était triste et belle dans ses robes noir corbeau, courant vers ses concilia-bules secrets.

À la mort de sa propre mère, elle avait été confiée très jeune à ma grand-tante, Anne de Beaujeu, fille du roi Louis XI. C'est en étudiant ingénument son univers que mon irrévérence prit corps. J'aimais ma mère, j'appris à m'en méfier !

Contrairement à elle, Anne¹, sa protectrice, portait des robes de couleurs grenat, pourpre et corail. Elle était d'avril comme moi, et dans ses yeux, dardait le feu de l'autorité. À peine née, on l'avait fiancée à Nicolas de Lorraine. C'était donc cela, n'avoir d'autre honneur que celui du sang, sans aucune liberté ? Un jour, ma grand-tante me confia que ce fut le duc Pierre de Beaujeu de vingt ans son aîné, un Bourbon, qu'on lui imposa finalement.

« Il aurait pu être votre père !

– Pour Louis XI, j'étais "la moins folle des filles de France car, de sages, il n'y en avait point". Sur son lit de mort, il décida que je prendrais la régence pendant la minorité de mon frère. Charles VIII, ce vieux nourrisson, je l'ai maintenant marié à Anne de Bretagne. Il faut concéder pour faire céder...

– Et ma mère ?

– J'en pris soin. Louisa, si seule... si solitaire... À 14 ans, cette surprenante fille de Philippe II de Savoie, épousa Charles de Valois, comte d'Angoulême. Vous êtes née deux ans plus tard.

– Si jeune, il faut donc obéir ?

– Toujours. Une héritière ne choisit pas, elle livre et reçoit ce que le nouvel écu du mariage adjoint. Vous, les Visconti, c'est la dangereuse vipère de Milan. Moi, sur fond d'azur, un bouquet de lys.

1. Anne de France (1461-1522), dite Anne de Beaujeu (de Valois), fut régente et princesse, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie. À ne pas confondre avec Anne de Bretagne (1477-1514), reine de France, de Sicile et de Jérusalem, duchesse de Milan.

– Et l'épouse du roi Charles, quel est son blason ?

– Il arbore des armoiries d'azur à trois fleurs de lys d'or et maintenant l'hermine. L'hermine face au hérisson dit toujours : "Plutôt la mort que la souillure". Grâce à ces figures, vous apprenez alliances et mésalliances. Ma fille Suzanne vous enseignera ces codes si amusants et précieux. »

Anne de Beaujeu me donnait l'exemple d'une femme accomplie. Elle collectionnait des œuvres d'art et faisait vivre des artistes autour d'elle. Dans sa volière, j'observais sa sociabilité guerrière. Je suis devenue à mon tour un étrange oiseau couronné en vain. Je me demande si c'est une grâce ou une punition d'avoir été sœur d'un souverain et épouse d'un roi.

Aujourd'hui, sans plus de beauté, je conserve un titre illusoire : Reine des oiseaux que je préfère à reine de Navarre.

Ma mère vorace commença par me troubler l'esprit en préparant son futur veuvage. Bien que n'ayant pas aimé son époux, l'attachement, le devoir la rendirent éplorée. Fontaine de larmes, elle fit venir les meilleurs médecins et son fidèle chambellan, Jean de Saint-Gelais. Après les avoir entendus, elle entra dans une colère épouvantable et courut chez son confesseur. Toute petite, j'écoutais aux portes des choses bien trop fourbes pour mon âge.

« Renvoyez immédiatement mon médecin ordinaire ! Cet ignare est responsable de la fluxion de poitrine qui va emporter Charles d'Orléans. Où en est son testament ? *Presto !* Je refuse d'être veuve si jeune !

– Au contraire, vous y gagnerez, *bellissima*. À la mort du séducteur, les commérages cesseront. Restez digne, et commencez à vous réjouir, lui répondit l'homme. Vous cesserez enfin d'être une bête à cornes. *Chi col fuoco fa star l'acqua per forza !* On ne peut réunir le feu et l'eau, l'un des deux disparaît et vous avez trop souvent été c...

– Cocue ! Finissez vos phrases. Mon époux a-t-il pris des dispositions, comme je lui ai demandé expressément ?

– Aumônes, donations... Vos enfants hériteront.

– Et moi ?!

– Le comte prévoit des legs à tous ses bâtards et de quoi marier les bâtardes. Mais vous...

– Rien ? Je dépendrai alors de mes enfants ?! *Uomo otioso è cappezzale del diavolo !* »

Autrement dit : l'homme oisif est l'oreiller du diable ! Ma mère hurla de nombreux *bastardo* à l'énoncé des prénoms des enfants naturels de mon père. Elle s'en étrangla. Son monde s'écroulait, il ne lui restait que l'espoir d'un fils veillant un jour sur elle : mon tout jeune frère, qui marchait à peine.

Des charognards affables assistèrent au deuil de ma mère : huit exécuteurs testamentaires, dont Hélie de Polignac et Jean de Saint-Gelais. Ils veillaient au grain comme si c'était le leur. Le conseil du roi éloignait toute mainmise de Louise sur l'héritage. Ulcérée, elle décida d'amadouer le roi, et lui offrit trois beaux lévriers. Je les trouvais benêts, ces chiens de tapisserie, pissant n'importe où. Allure équestre, course rapide, mais comportement de courtisans ! Mais je compris l'usage du don maternel : donner pour posséder l'autre. Elle garda à son service Jeanne de Polignac, la maîtresse adulée de son défunt mari et en fit sa demoiselle d'honneur. Elle lui offrit même une coiffe. Ma mère éprouvait un réel plaisir à asservir sa rivale en présence de son frère Hélie. Veuve, ma mère conserva un obscur médecin ainsi que ma nourrice, Marguerite Texier. Cette femme truculente, venue de Cognac, appartenait à la noble famille désargentée des du Tillet. Dame Marguerite usa de générosité envers moi. Ma mère en était dépourvue, n'ayant d'affection que pour son héritier mâle. La terre entière continue de penser que je l'ai adorée, je l'ai détestée ! Elle se nourrissait de drames et s'appuyait alors sur Cristoforo Numai de Forlì, ancien vicaire de Bologne portant haut l'œil baveux des torves. Cristoforo me dit avec emphase que j'avais du sang italien dans les veines :

« Petite perle¹, vous descendez de la branche milanaise des Visconti, les inventeurs du tarot. Vous étiez en Italie, lorsque

1. Margaritis, venant lui-même du persan *Marvarid* et des langues sémitiques. *Marganita* signifie « perle ».

votre mère vous portait et que l'évêque d'Angers ne fréquentait plus les femmes depuis longtemps ! Qui n'a voulu le voir pourrir dans sa cage accrochée au-dessus du vide ? Il voulut trahir le roi : on l'extirpa de sa prison flottante non par pitié, mais par manœuvre... Je confesse votre mère et ferai de votre frère un roi ! »

Écouter ce stratège qui osait caresser mes lèvres et pétrir mes joues m'abîmait l'âme. Je m'en plaignis à ma mère. Elle ignora le geste et me vanta la Maison de Savoie !

« Nous sommes une dynastie aux racines incomparables : royaume de Bourgogne et Saint Empire germanique ! Mais gare ! Les mâchoires de l'Histoire sont toujours prêtes à se refermer. Je pars pour Milan. Ma fille, méfiez-vous de tout et sans cesse.

– Et que devrais-je craindre en premier ?

– Pas un baiser, mais d'être ignorée ou trop en vue ! J'espère que mes enfants n'auront pas cette soif de complots qu'avait votre ancêtre, Louis d'Orléans, qui fut assassiné¹. Il vous faudra nourrir la discrétion et user d'écus d'or : même un ami doit pouvoir s'acheter. Le meilleur, vous m'entendez, apprenez à le corrompre ! »

Je ne crains plus rien et dans ce dernier miroir de ma vie, personne ne s'y reflétera.

Chaque action porte en elle le bien et le mal. Chaque personne qui la reçoit peut en changer le cours... Ma mère avait toujours une affirmation assassine à la bouche et n'accédait à mes caprices que par incapacité à me faire surveiller. Le plus beau cadeau fut appelé Zura. Zura, ses bras durs et ses boucles blondes comme celles que sa dame de compagnie devait cacher. Je fus sans doute l'une des premières à posséder une poupée, à lacer et boutonner ses parures, copies de celles de la Cour. Je faisais parler Zura dans son monde de géants. Zura, c'était mon azur secret. Entre mes mains, elle se moquait :

« Évite de devenir une palombe gavée, sinon tu finiras mangée par les rabatteurs. Ta mère l'a dit, se garder de tout ! Elle se fait

1. Par Jean sans Peur.

épiler les sourcils : soucis ! Insensée, ne va pas consoler cette artiste du chagrin. Laisse-la cuver sous son voile de deuil. Ton père, furieux connil l'a tordue sur pied. Surnomme-la l'Oisille, car c'est une dame coucou¹ déposée en bel Anjou. »

Aussi perverse que veuve, ma mère n'avait qu'une idée en tête : faire de mon frère le roi de France :

« À l'instar d'Isis, sœur d'Osiris, vous serez un jour au service de mon César Franciscus ! Ombre de sa jouissance, ce sera bien assez. Dieu n'est accepteur de personne ! S'humilier Lui est grâce. Acceptez d'être mortifiée et vous serez sauvée. Richesse, noblesse, honneur, selon ce qui plaira à votre frère, vous seront alors garantis ; ne mêlez jamais Dieu à d'impossibles remords. Notre Hercule régnera. »

Face à sa folie, j'appris à dire à demi, puis à ne plus dire du tout. Que de pages blafardes il me fallut pour saigner enfin mon âme et retrouver les mots. Car ce frère que j'adulais de bonne grâce, ce frère triomphant força ma nature et l'engloutit... J'ai toujours savouré les contraires comme des friandises, mais ce que je dus avaler fut du venin incandescent. Mon salut, je l'ai alors trouvé en Dieu ; en baissant la tête, mais jamais la cervelle ! Je hais ce qui anéantit. Tant de mal est advenu en cette famille... Seul l'autre François, l'enragé, calma ma fureur. Je compris par un de ses prêches écoutés en Perche que, plus on n'accorde de confiance qu'à soi, plus on s'éloigne de la confiance divine. Ma plus belle vengeance fut de trouver la paix après avoir connu le libre amour avec ce moine. Maintenant, j'ai atteint la solitude des aigles... J'ose sourire de nouveau en pensant à cet étrange cadeau du ciel.

Mais, à l'aurore de ma vie, la stature de ma mère bouchait l'horizon. Fausse Vierge sombre, vive, mondaine, pleine d'empathie apparente, elle ressemblait à une *Joconda maligna*, une joyeuse méchante. Avant les funérailles de mon père, je fis le serment d'être ce que Dieu avait décidé pour moi et de n'obéir à personne d'autre.

1. En vieux français, « coucou » et « cocu » pouvaient avoir le même sens.

Ce père capétien, il avait fallu le saluer, mort. Il portait des chaussures à bout carré, dites bec de canard, lustrées pour son dernier chemin, et je craignais que son âme échappée ne m'agrippe. Après la disparition du corps, je devins méfiante à l'égard de ma mère et ne me sentais protégée que par la magie de son blason. Il y mêle les Valois et les Visconti : sur fond d'azur trois fleurs de lys d'or au lambel d'argent chargé de trois croissants de gueules. Dans l'autre direction, s'enroule un serpent royal d'azur crachant ou avalant un jeune garçon. Je passais souvent ma main sur ce pauvre enfant aux jambes prisonnières.

« La guivre d'azur couronnée d'or est l'épouse du dragon, symbole des Visconti ! expliqua ma mère.

– Mais les dragons n'existent pas !

– Ma fille, dans l'apparence, il s'agit d'un serpent ondoyant, issant, englutissant. Symboliquement, c'est un serre-*Pan* qui tisse l'enfant : un serre-tout. *Pan*, en grec, signifie le dieu Tout, rappelez-vous-en, car vous n'êtes pas Rien. Notre écu signifie que tout sert les descendants de la Guivre.

– Mais d'où vient ce curieux reptile ?

– Un ancêtre prit l'emblème au Sarrasin vaincu. Depuis, la guivre se tortille sur les étendards de Milan¹. Je crains que votre jeune frère sortant de pareille gueule ne devienne militaire, il risquerait alors une horrible mort ! »

Elle ajusta son voile translucide et sombre et se mit en prière, l'œil brillant. Je pris peur, il fallut me consoler. Dame Texier, à l'odeur d'avoine, m'assura que la vipère des Visconti protégeait des importuns, et que mon frère ne risquait rien ! Cette tutrice potelée veillait sur moi comme une poule sur son poussin. Je connus la cour d'Angoulême et de Cognac, et cette dame Marguerite resta ma consolante et approuva ma curiosité insatiable. Mon frère en devint jaloux :

« Tu as plus de chance que moi. Mon Andrée Lignoire est une teigne alors que ta Margot enseigne avec joie. De plus, elle aime les paysans, les savants et même les nabots. Viens là,

1. On en retrouve l'emblème sur les voitures italiennes Alfa Romeo.

que je te dise, je vais adjurer notre mère que nous partagions les mêmes précepteurs. Ma nourrice sent le suint et quémante sans cesse ! Si je deviens roi, comme le veut Dame maman, je mettrai les du Tillet au sommet ! »

Mon frère tint parole.

Petit, c'était déjà un géant. Il parlait fort, puis me chuchotait à l'oreille. Un jour, il m'implora : « Apprends-moi à écrire des poèmes ! » J'eus l'audace de choisir la langue française et non le latin !